



Le dieu des moineaux

Benoît Patris

J'attendais le train sur un quai désert. Un type est arrivé. Il portait un costume et avait une tête de golfeur professionnel (petit nez droit planté sous des yeux durs et volontaires, mâchoire carrée luisant sous l'after-shave, traits anguleux taillés à la serpe). Je ne sais pas pourquoi, les golfeurs professionnels ont pour moi tous ce même air d'enfoiré au regard d'acier, dans lequel on peut lire ce message : « Écoute mon p'tit bonhomme, si t'es correct avec moi, il t'arrivera pas de bricoles. Mais il se peut que je te pique ta femme si l'envie m'en prend, car je suis un homme prêt à tout pour arriver à ses fins et c'est pas un moucheron dans ton genre qui va me faire peur. »

Le type m'a gratifié d'un regard empli d'une animosité froide. Dix mille ans plus tôt, nous nous serions certainement sautés au cou et battus comme des chiens sauvages – jusqu'à la mort – pour des raisons de territoire et de phéromones. La civilisation étant passée par-là, chacun s'est contenté de plonger ses poings dans les poches et de patienter après son train. J'ai jeté un œil sur ma montre. Il y avait dix minutes à attendre. Pour passer le temps, j'ai décidé de me griller une cigarette. Surgissant de nulle part, un petit moineau a fondu sur moi en vol plané. En deux coups d'ailes, il est venu se planter à cinquante centimètres de mes baskets. Je l'ai regardé en penchant la tête. Il m'a considéré en inclinant la sienne. Ses yeux vifs et expressifs semblaient vouloir me dire quelque chose.

L'oiseau s'est mis à me tourner autour en sautillant sur ses pattes graciles. Alors a débarqué un deuxième moineau, me regardant de la même manière que son prédécesseur. Puis deux nouveaux moineaux, bientôt suivis de trois autres. Les bestioles se sont mises à tourner en cercle. Je me suis demandé ce qu'elles me voulaient. Jamais encore je n'avais vu ça. Je commençais à me douter que quelque chose de très spécial était en train de se dérouler, un événement dont j'étais l'objet central. Le type en costard m'a regardé avec indignation, comme si j'étais, à l'instar de ces dingues qui vivent avec une flopée de chats, l'illuminé qui attire les moineaux. Pendant ce temps-là, les oiseaux continuaient leur ronde. Je ne savais pas quoi faire.

Je me retrouvais un peu con. Les moineaux étaient si petits qu'ils devaient redresser sacrément la tête pour me regarder dans le blanc des yeux. Tic, tic, tic, ils tournaient, s'arrêtaient, me fixaient et reprenaient leur farandole.

Ce manège a duré un moment. Les moineaux paraissaient de plus en plus s'intéresser à moi. À mesure que je les observais, je me sentais devenir un géant. « Vas-y mon gars, semblaient-ils me dire, c'est ça, t'es sur la bonne voie ! » Leurs encouragements me mettaient en confiance. Je me sentais de mieux en mieux. Je grandissais à vue d'œil. Tous ces volatiles qui dansaient près de moi, ça devenait quelque chose de normal, de tellement normal d'ailleurs que j'ai tout compris : j'étais en train de devenir le dieu des moineaux. C'était évident. Leur ancien dieu était mort ou avait connu une promotion chez les colombes. Ils jetaient logiquement leur dévolu sur moi, car j'avais le profil idéal : je ne leur faisais jamais de problèmes, leur filais du pain à l'occasion et m'intéressais à eux, contrairement à bon nombre de citadins qui leurs préféraient ces rats volants qu'on appelle pigeons. J'ai donc accepté leur offre et mon sort : j'allais devenir le dieu des moineaux.

Une fois ma promotion tacitement ratifiée, j'ai paternellement observé mes ouailles. Pour commencer, les moineaux iraient picorer le costume du type qui se trouvait à côté de nous. Ensuite, je leur dirais : « Envolez-moi à la maison ! » Ils planteraient leurs becs et leurs serres dans mes vêtements et m'emmèneraient jusque chez moi, aérotracté, où l'on entrerait par la fenêtre du troisième. Tranquille dans mon fauteuil, je les regarderais boire l'eau et manger le pain que j'aurais mis à leur disposition tout en réfléchissant à mon avenir. Le champ des possibilités était vaste. La chose la plus sensée à faire serait de devenir un justicier volant au secours de la veuve et de l'orphelin. Je ferais des razzias dans les supermarchés, endroits déjà occupés par les moineaux, et redistribuerais l'ensemble aux clodos et aux nécessiteux. Je m'occuperais de toutes ces sociétés multinationales, banques, groupes pétroliers, agroalimentaires, etc., en éliminant un à un leurs P.-D.G., responsables exécutifs et actionnaires qui ruinent la planète. Les chanteurs, acteurs, animateurs, chroniqueurs, tous ces bouffons bidons de la télé, je les déposerais sur une île déserte pour qu'ils arrêtent de nous casser les oreilles. Les politiciens se tiendraient à carreau. Les dictateurs de tous horizons trembleraient. Avec mes moineaux, le monde serait meilleur et plus juste.

Je suis sorti de ces pensées. Les piafs tournaient toujours autour de moi, impatients, prêts à suivre mes ordres. Bien sûr, je ne suis pas naïf. Une armée de moineaux, ça s'entretient. Il faut nourrir ses troupes pour que celles-ci vous soient reconnaissantes, chaque général sait cela. J'ai foncé à la boulangerie la plus proche pour y acheter un pain aux graines. Sur le chemin du retour, exalté par la destinée qui m'attendait, j'ai réfléchi intensément. Mon nouveau statut n'allait pas se faire sans heurts. On verrait à n'en pas douter un dieu des rapaces s'élever pour nous combattre et tenter de nous éliminer. Ça risquait de faire des combats titanesques dans les cieux.

Les forces aériennes du monde entier se mêleraient à la bagarre, y allant de leurs Rafales, MiG et F-35. L'ONU, n'appréciant que modérément de se voir voler la vedette par un type entouré de moineaux, arguerait comme d'habitude d'arguments fallacieux pour nous détruire à coups de bombes sales pourtant proscrites par les conventions internationales. Il faudrait que je fasse alliance avec les rouges-gorges, les cigognes et les aigrettes pour protéger nos villes, avec les mouettes et les albatros affectés à la défense des côtes, ainsi que les chouettes réquisitionnées pour les sorties nocturnes. Je me sentais prêt pour le combat. J'allais être le premier chef de guerre écolo que la Terre eût connu.

Je suis retourné sur le quai de la gare avec mon pain. Là, misère, mes moineaux avaient disparu ! Envolés ! Merde ! Que n'avais-je eu sur moi ne fût-ce qu'un pain au chocolat ou une demi-baguette, pour pouvoir conserver cette armée ailée !

Un monde meilleur, ça tient vraiment pas à grand-chose.